



René CORDIER :

« J'essaye au maximum d'être humain »

Il est l'âme de Dombasle Boxe. Il fut le mentor de David Guérault et de Nordine Mouchi. Il est à présent celui d'Anne-Sophie Mathis. René Cordier est surtout un entraîneur qui cultive le goût des autres, un homme de valeurs et de cœur.



Comment avez-vous découvert le noble art ?

La première chose qui m'a incité à faire de la boxe, c'est qu'un jour, alors que je faisais de la luge à la campagne, sur les

coteaux de mon village, Sommerviller, j'ai eu une altercation avec un jeune. Il s'est mis en garde et m'en a balancés deux. J'ai saigné du nez. C'était la première fois que j'avais affaire à quelqu'un qui m'infligeait une telle correction. Je ne pensais pas qu'il pouvait être aussi difficile d'approcher un adversaire pour se battre. On m'a alors appris que le jeune en question faisait de la boxe à Dombasle, une ville située tout à côté de Sommerviller. Cela m'a incité à essayer d'en faire et comme je connaissais un copain qui pratiquait ce sport, il m'a accompagné à la salle. J'avais quatorze ans.

Vous avez été élevé à la dure...

Mon père ne tenait pas trop à ce que je fasse de la boxe d'autant que les

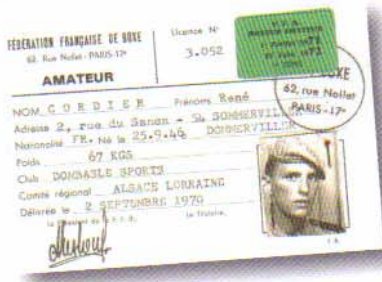
entraînements avaient lieu plusieurs fois dans la semaine. Il travaillait à l'usine mais il faisait aussi un peu d'agriculture à côté. A la maison, on avait en effet des bêtes, notamment des moutons. Il n'était pas du tout sportif comme d'ailleurs le reste de ma famille. Avec lui, c'était le travail d'abord et les loisirs ensuite. Il ne m'autorisait à aller au club qu'une fois que j'avais fini mon boulot. Je m'arrangeais donc toujours pour terminer rapidement ce que j'avais à faire afin de me libérer à temps et de pouvoir aller m'entraîner à Dombasle, le club dont je m'occupe aujourd'hui. A l'école, je suis allé jusqu'au Certificat d'études que j'ai obtenu à quatorze ans. Par la suite, je suis allé au centre d'apprentissage où j'ai eu un CAP de tourneur sur métaux.

Qu'est-ce qui vous a plu dans la boxe ?

Auparavant, je n'avais jamais fait de sport, pas même du football, contrairement à mes copains. Mon premier entraîneur a été Fernand Poirson qui a d'ailleurs donné son nom à la salle du club. Tout m'a plu, le contact avec les autres, l'entraînement physique même s'il faut le dire, je n'étais pas tellement doué. Au début, je ne savais même pas sauter à la corde et je n'avais pas tellement le coup d'œil. Contrairement à d'autres, je n'avais pas de dons d'agilité ni de souplesse. Ce qui m'a séduit, c'est surtout le travail physique car j'étais habitué à me dépenser avec mon père. Par la suite, j'ai d'ailleurs construit moi-même mes deux maisons. Pour moi, le travail, c'est la santé. Je ne peux pas ne rien faire.

Vous avez disputé votre premier combat amateur à seize ans et trois jours, en octobre 1962...

Exactement. Au total, j'ai disputé trente-sept combats en amateurs pour vingt victoires, huit nuls et neuf défaites. J'ai été champion de Lorraine en super-légers. Puis, j'ai fait mon service militaire pendant seize mois, de fin 1965 à début 1967 à Pau dans les parachutistes car j'aimais bien bouger et crapahuter. J'ai continué à faire de la boxe là-bas et j'ai disputé les championnats de France en welters mais j'ai été éliminé dans les premiers tours.



« J'aime beaucoup apporter aux autres »

Vous êtes toujours resté amateur...

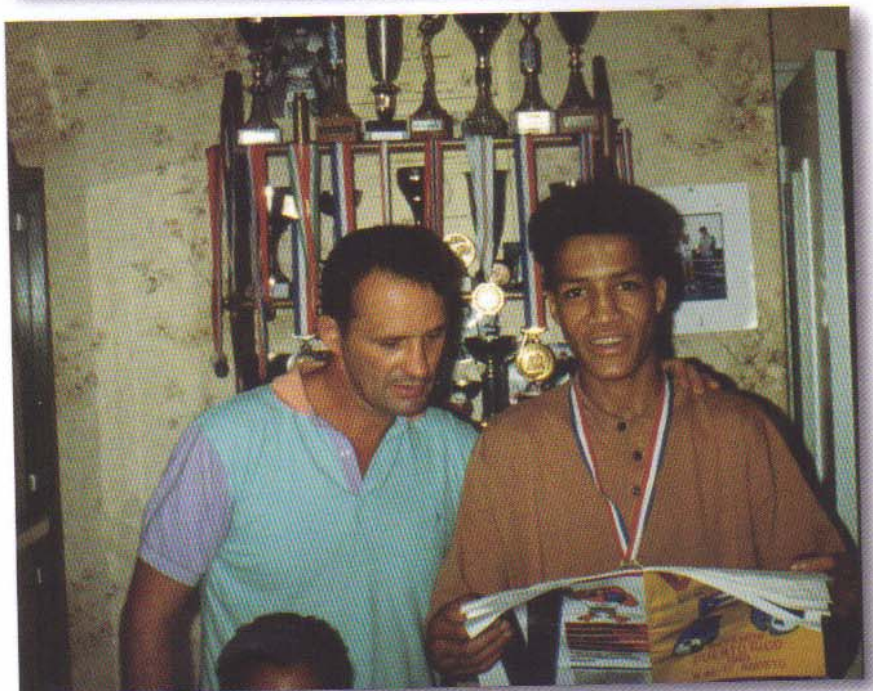
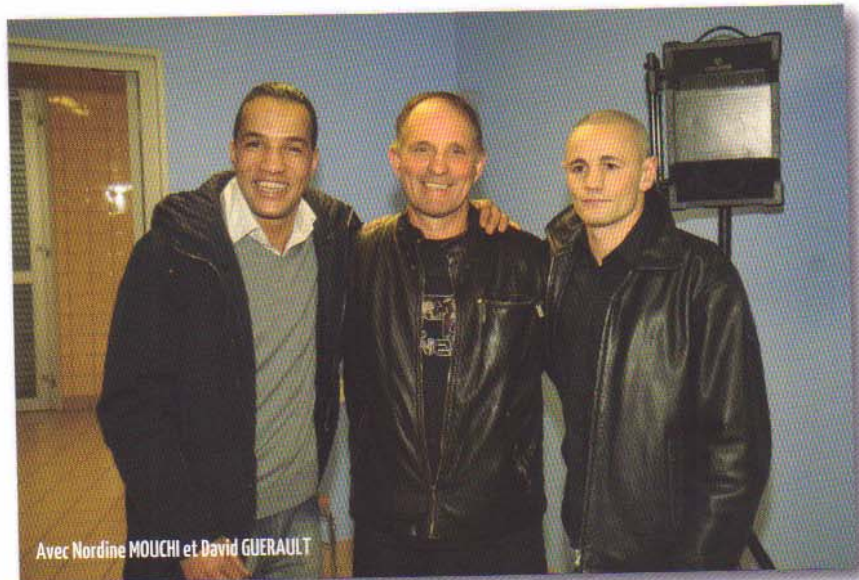
Oui. Je n'avais pas le niveau pour passer professionnel. Dans le temps, on ne devenait pas pro comme ça. De plus, je n'avais pas le punch. J'étais plutôt un styliste. Par contre, j'avais un bon bras avant. J'ai aussi fait un stage de présélection pour les Jeux Olympiques de Tokyo sous la direction de Fernand Vianey à l'INSEP. J'avais été détecté parmi les boxeurs d'Alsace-Lorraine.

Cela m'avait beaucoup intéressé car c'est là que j'ai vraiment découvert la boxe si je puis dire. Cela m'a permis de côtoyer des sportifs de haut niveau mais sur place, je me suis rapidement aperçu qu'ils étaient bien meilleurs que moi (rire). Par contre, j'ai énormément appris. Pour la première fois, j'ai vu ce qu'était vraiment un entraînement complet de boxe. Cela m'a servi par la suite car dans mon club à Dombasle, j'ai commencé à prendre un peu en charge les séances. En effet, l'entraîneur de l'époque, l'ancien adjoint de Fernand Poirson, ne s'investissait pas beaucoup. Cela me déplaisait et m'a du même coup donné le goût de m'occuper des autres. Je me suis découvert une âme de pédagogue. Moi, je me préparais souvent tout seul et je m'occupais déjà de boxeurs. Je me souviens que je téléphonais aux clubs

de la région pour savoir s'ils ne cherchaient pas des adversaires lorsqu'ils organisaient des réunions. Et ce, même quand j'étais jeune marié. Je me déplaçais avec ma femme et un camping-gaz pour chauffer le biberon de notre bébé.

Il vous a également fallu entrer dans la vie active...

J'ai d'abord travaillé dans une entreprise qui fabriquait des motoculteurs. Je montais les moteurs. Puis, en rentrant du service militaire, j'ai changé de boulot. J'ai été embauché chez Alstom à Nancy parce qu'il était possible de faire les 3x8, ce qui m'intéressait car je pouvais ainsi avoir mes journées de libres, avoir le temps de construire ma maison, de m'entraîner ou encore d'aller bêcher les betteraves avec mon père.





ENTRAINEUR

J'avais obtenu l'autorisation du directeur de pouvoir aller à la salle le soir et de récupérer mes heures en bossant le samedi matin. J'ai fait toute ma carrière dans cette société. Au départ, j'étais tourneur et j'ai fini agent de méthode. Cela consiste à disséquer entièrement le travail à faire sur un produit donné et à calculer son coût ainsi que son prix. Je suis parti à la retraite à 57 ans parce que j'ai bénéficié d'un plan social. J'ai demandé à en faire partie car j'avais effectué le nombre d'années nécessaires. Cela m'arrangeait car entre mon travail et la boxe, je n'arrivais plus à suivre.

Vous avez disputé votre dernier combat en novembre 1971 et à l'aube des années soixante-dix, vous avez choisi d'épouser la carrière d'entraîneur...

En 1971, j'ai suivi une formation d'instructeur puis j'ai passé mon diplôme de prévôt fédéral en 1972.

A cette époque, je suis devenu l'entraîneur à part entière du club de Dombasle. Aujourd'hui encore, je me considère plus comme un éducateur que comme un entraîneur de boxe. En tout cas, je ne conçois pas l'un sans l'autre. Je ne me concentre pas exclusivement sur l'aspect sportif, au contraire. A mes yeux, mon rôle concerne au moins autant

les à-côtés. Plus largement, j'ai toujours apprécié de communiquer et la présence des gens. J'aime beaucoup apporter aux autres d'autant que j'ai des idées pour faire avancer les choses. C'est ma nature. J'ai par exemple été membre du foyer rural mais aussi conseiller municipal pendant deux mandats. Je me suis notamment battu pour que l'on crée des terrains de sport. Quand j'étais petit, j'étais souvent tout seul, notamment dans les champs car j'habitais la campagne.

Je ne côtoyais pas beaucoup de monde, à part à l'école. Gamin, on n'allait pas tout seul à Dombasle. Plus tard, j'ai donc

en quelque sorte eu envie de rattraper le temps perdu et d'aller vers les gens. Et puis j'ai toujours pensé que pour apporter quelque chose, il faut faire partie de la structure qui a le pouvoir de décision. C'est aussi pour cela qu'au sein de la FFB, j'ai intégré la première commission nationale de boxe éducative que l'on appelait encore boxe scolaire. J'adore travailler avec les jeunes et les scolaires. Et le fait de m'occuper de pros aujourd'hui ne m'empêche pas de continuer à le faire.



« Il faut arrêter avec
les stéréotypes
sinon on n'y arrivera
pas »

Comment se sont passés vos débuts ?

Quand on commence à exercer le métier d'entraîneur, il est difficile de dire ce que l'on veut être ou pas. On attend plutôt que les autres vous apportent quelque chose. Aujourd'hui encore, je continue d'avancer parce que les autres m'apportent continuellement. Au départ, je ne pensais pas avoir des champions mais plutôt à développer le club en ayant un maximum de jeunes, en particulier en boxe éducative. Dans les premières années, j'en faisais autant que mes élèves car mon âge me le permettait. Je les emmenais souvent faire des footings. J'insistais beaucoup sur la condition physique. La technique, je l'ai apprise lorsque j'ai suivi le stage de prévôt sous la direction de Fernand Vianey et surtout en côtoyant les autres clubs. En effet, j'ai rapidement été membre du comité régional. J'allais également assister à des séances à l'INSEP pour voir comment cela se passait. Encore une fois, on apprend énormément au contact des autres. C'est comme ça que j'ai progressé, par exemple pour faire les bandages. Au début, je n'avais pas assez de connaissances alors j'ai acheté pas mal de bouquins sur la condition physique, la diététique, la sophrologie etc. Je me suis toujours documenté. J'ai d'ailleurs passé mon Brevet d'Etat 1er et 2ème degré. Aujourd'hui, j'ai beaucoup plus d'expérience et je prends les choses avec davantage de recul. Je travaille davantage au feeling. C'est important car tout le monde ne s'entraîne pas de la même manière. Chacun a ses propres caractéristiques et sa morphologie. Il faut arrêter avec les stéréotypes sinon on n'y arrivera pas. Il y a certes les bases de la boxe mais il faut les adapter à la psychologie et au mental de l'athlète. Pour moi, il n'y a donc pas une formule-type. Et puis je m'efforce d'être disponible au maximum et de m'adapter aux horaires de mes élèves. J'entraîne le matin, l'après-midi et le soir.

Quelle est votre philosophie ?

D'abord être à l'écoute des gens. Pour moi, celui qui vient à la salle est porteur d'une demande.



Il ne vient pas que pour le sport. Il a également envie d'être en groupe et d'être écouté. A chaque fois que quelqu'un prend une licence au club, je lui fais passer un entretien individuel pour connaître ses motivations aussi bien pugilistiques que dans sa vie personnelle. Je suis avant tout un éducateur. J'aide ceux qui ont des problèmes familiaux, personnels ou scolaires. Je travaille avec les proviseurs ou les juges

d'application des peines. J'essaie d'apporter quelque chose, ce qui ne m'empêche pas parallèlement d'être demandeur à l'égard de ceux qui veulent faire de la compétition. Je me suis d'ailleurs récemment séparé de plusieurs boxeurs de très bon niveau parce qu'ils ne suivaient pas et étaient dilettantes. Ils venaient à l'entraînement seulement quand ils en avaient envie. J'aime que l'on respecte ses engagements.



J'ai horreur des paroles en l'air. Chez moi, il y a un code de bonne conduite. J'apprécie de voir le résultat de mes efforts. Lorsqu'un de mes élèves gagne sur le ring c'est ma récompense. Je suis un gagnant avant tout. Mais de manière générale, on n'apprend pas à être un bon entraîneur et un bon pédagogue. On l'est ou on ne l'est pas. On a beau tout apprendre dans les bouquins, si on ne sent pas le truc, si on n'a pas le feeling,

si on n'est pas capable de dire les bonnes choses au bon moment, cela ne sert à rien. Enfin, je ne suis pas l'ancien qui ne pense qu'à la bourse que va toucher son boxeur et au pourcentage à prendre. Mon but, c'est d'avoir des résultats, de valoriser l'athlète et qu'il reste en bonne santé. C'est pour cela que je n'hésite pas à arrêter les gars si cela se passe mal en combat.



« Au début, je ne tenais pas à entraîner une fille »

A vos débuts, en 1971, vous ne vous occupiez que d'amateurs ?

Oui. Mon premier boxeur à avoir été champion de France a été David Guérault (en 1991 en mi-mouches, ndlr). Puis, il y a eu Nordine Mouchi que j'ai eu dès l'âge de douze ans. Un jour, j'étais en train de construire ma maison quand j'ai vu un jeune en train de piquer des fruits dans mon jardin. J'ai pris ma voiture et je l'ai poursuivi et j'ai fini par le rattraper. Il était un peu nerveux. Je lui ai dit : « Si tu ne veux pas que j'aille te dénoncer à la police, tu viens à la salle de boxe lundi prochain ». C'est comme ça que Nordine a commencé la boxe. Il a été champion du monde junior à Porto Rico. Cela a été un grand moment pour moi, ça m'a fait quelque chose. Je me souviens que je suis allé l'attendre à la gare de Nancy quand il est rentré. Nous étions toute une troupe. Tous les résultats de mes boxeurs m'ont satisfait, que ce soit des titres nationaux en boxe éducative ou les championnats d'Europe victorieux de David Guérault en professionnels. Pour moi, la véritable consécration, c'est



d'emmener des gars de la boxe éducative jusqu'au plus haut niveau comme cela a été le cas avec David et Nordine. Encore que la véritable consécration, je ne l'ai pas encore connue puisqu'il me manque un champion du monde professionnel (rire). Lorsqu'un gars extérieur au club vient me voir pour travailler avec moi, je ne suis pas enclin à accepter car je me dis que comme je ne l'ai pas formé, il n'aura pas forcément ma philosophie de travail.

Comment cela s'est passé avec Anne-Sophie Mathis ?

C'est vrai qu'au début, je ne tenais pas à entraîner une fille. Elle est venue me trouver et elle m'a raconté son histoire. Elle m'a dit qu'elle voulait faire de l'anglaise et devenir une championne. J'ai fait un essai avec elle et quand j'ai vu sa volonté, j'ai accepté de continuer. Entre temps, elle a eu son enfant. Nous nous sommes fixés des objectifs. Elle est très travailleuse. Je suis très content de m'occuper d'une femme car on peut exiger énormément d'elle. En plus, elle est respectueuse et très éduquée. Elle correspond à ma philosophie. Nous formons un binôme qui est parti de rien. C'est une fille qui a une vie dure et qui ne roule pas sur l'or. J'ai été archi heureux quand elle est devenue championne du monde WBA des super-légères en décembre 2006 à Bercy aux dépens de Myriam Lamare même si elle n'écoutait pas mes consignes dans le coin. Il faut dire que comme beaucoup d'entraîneurs, je vis les combats et quand mon boxeur perd, c'est aussi moi qui perds.

Avec quel athlète avez-vous vécu l'histoire la plus accomplie, le plus harmonieuse ?

Il est impossible de répondre car ils sont tellement différents. Nordine Mouchi était extraverti et a parfois cédé aux chants des sirènes. David Guérault, lui, était très introverti. Quant à Anne-Sophie Mathis, elle n'a pas encore terminé sa carrière et veut redevenir championne du monde. Et puis il y en a un avec qui j'aurais aimé travailler davantage, c'est Greg Tony. Je suis toujours son entraîneur mais il s'est installé dans le Sud. Nous correspondons très régulièrement ensemble. C'est dommage que je ne me sois pas occupé de lui au départ car c'est moi qui l'ai découvert quand il faisait du ping-pong. Malheureusement, il s'est mis au kick-boxing

et il est venu à l'anglaise beaucoup plus tard. Je pense qu'avec un athlète comme lui, j'aurais pu faire quelque chose même si sa carrière n'est, elle non plus, pas finie.

Quel type de boxe prônez-vous ?

Une boxe technique. Je ne suis pas un adepte du rentre dedans. C'est bien beau d'aller au mastic mais cela provoque des séquelles. Un entraîneur digne de ce nom doit prendre en considération les points forts à valoriser et à développer chez ses boxeurs. Et puis avec moi, le plus dur a lieu à l'entraînement afin que les combats soient plus faciles. C'est pour cela qu'à la salle, je suis très exigeant, notamment en ce qui concerne la préparation physique. On court beaucoup et on fait beaucoup de sac. En revanche, on met un peu moins les gants car en province, on manque de sparring-partners. Pour compenser, je fais faire du travail à thème et je donne énormément la leçon. Par contre, je n'ai pas d'idole ni de modèle et je ne me lève pas la nuit pour regarder un combat de boxe.

S'il fallait vous résumer, que diriez-vous ?

Que j'essaie au maximum d'être humain et que je suis complètement désintéressé par l'argent. J'aime approcher les gens et connaître leur vie. Parfois même, je vis leur vie.

Propos recueillis par Alexandre TERRINI

